

Frédéric Schiffter



Délectations moroses

Extrait de la publication

Frédéric Schiffter

Délectations moroses

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

En couverture : *Portrait of a Young Man (Self-Portrait)*, Michiel Sweerts,
The State Hermitage Museum, St. Petersburg.
Photograph © The State Hermitage Museum.
© le dilettante, 2009
ISBN978-2-84263-318-9

« C'est avec complaisance que nous ruminons des pensées que notre âme devrait rejeter sitôt qu'elle en est affectée. »

Saint Augustin

Biarritz, hôtel du Palais. Les lustres de cristal dégoulinent du plafond comme les stalactites du temps perdu.

★

Naître et, aussitôt, brailler. L'existence commence par une profession de foi pessimiste.

★

En vieillissant, je deviens la caricature du type que je ne suis pas parvenu à être. Pendant cinquante ans j'ai répété mon personnage. Passé cet âge, je n'ai plus la force de le jouer.



Je voulais être un auteur pour les *happy few*. Les dieux m'ont écouté : d'après les statistiques, je suis le « philosophe » le moins lu de France.



Dans mon premier livre, j'imitais un modèle. Dès le deuxième, je me plagiais.



Quand il arrive que tel ou tel me dise que je l'ai marqué, je vois dans son regard qu'il se repent aussitôt de cet aveu.



Ma naissance était un accident, ma mort sera nécessaire.



Une chose est sûre, je ne laisse pas indifférents certaines bonnes femmes et certains types. Dès qu'ils me voient, leur cœur bat de haine.



Le « bonheur », ce petit linge sale que les humains brandissent comme un étendard au bout de leur désir.



La morosité, un état entre tristesse et mauvaise humeur. Il m'en faut peu pour m'y plonger, beaucoup pour m'en sortir.



« L'homme moderne est un animal qui s'ennuie », dit Paul Bourget. Moderne, je l'étais donc au berceau.



Quand un fâcheux s'incruste chez moi plus d'une heure, je songe avec compréhension à l'obsession nazie de l'« espace vital ».

★

Est-ce mon côté féminin, mais à mesure que l'heure avance, je ne puis m'empêcher de prendre en grippe les types qui vieillissent mieux que moi.

★

Rumino ergo sum.

★

Un carnet, sur moi, pour noter les non-événements qui retiennent mon attention. Reporter de mon ennui.

★

Commentaire de cet ami après avoir lu mon *Traité du cafard* : « Je n'ai pas été convaincu. » Encore un qui voit dans ma mélancolie une tristesse pour rire.



En écoutant les *Valses nobles et sentimentales* de Ravel, noter des pensées basses et cyniques.



Lire dans le brouhaha d'un train, rêvasser parmi des gens gesticulant en tous sens, griffonner des remarques dans le grouillement d'un bistrot, somnoler au bord d'une piscine animée, autant d'épreuves auxquelles je m'entraîne depuis des années pour devenir un anachorète passe-partout et tout-terrain.



Quand je regarde à la télévision le chef de l'État français, me vient à l'esprit le mot de *señoritismo* par quoi les Espagnols désignent

chez un type son incurie décomplexée, son insensibilité à l'art et à la littérature, son seul goût pour le clinquant et sa propension à rouler les mécaniques – suffisance de « petit monsieur » qu'ils opposent à la *hidalguez*, fierté discrète du gentilhomme jusque dans la dèche.

★

Balzac : « Les parvenus sont comme des singes desquels ils ont l'adresse ; on les voit en hauteur ; on admire leur agilité pendant l'escalade ; mais, arrivés à la cime, on n'aperçoit plus que leurs côtés honteux. »

★

Lors de ce dîner, tout le temps que mes convives canardaient telle ou telle de leurs vieilles connaissances, je redoutais d'essuyer un « tir ami ».

★

De plus en plus de gens, même instruits, soupçonnent dans une « déviance » sexuelle, dans le crime, voire dans le « génie », l'action déterminante d'un gène... La génétique, asile du préjugé.



La vieillesse prématurée de ma mère, son affliction d'épouse trompée, son esseulement de veuve et son alcoolisme furent pour moi, dès l'âge de dix ans, d'encourageantes leçons de nihilisme.



Suis-je paresseux ou flemmard? La paresse a pour elle une armée d'avocats – et les meilleurs. Nombre de philosophes et d'écrivains saluent en elle la qualité de l'homme du loisir studieux. Aristote la rangerait parmi les vertus, dans le « juste milieu », entre l'affairement des esclaves, des politiciens, des commerçants, des artisans, et la fainéantise commune aux seigneurs vautrés sur leurs

privileges et aux artistes sans œuvre. Ainsi le sage, hostile à l'agitation, mais exerçant activement, et avec fruit, la contemplation, incarnerait le paresseux exemplaire. Je n'ai rien du sage. La contemplation me fait peine autant que l'action – atrophie chronique de la volonté contractée *in utero* qui fit de moi, dès le départ, aux dires de ma mère, un « fatigué d'être né ». À propos de cette pathologie, la Faculté parle du « syndrome d'Oblomov » – d'après le nom du héros de Gontcharov dont, d'ailleurs, je n'ai pas terminé le roman. « Pure flemme », dit-on aussi. Tout ce que je sais, c'est que, depuis mes premiers tortillements larvaires, je vis avec la sensation de la pesante vanité de tout. Maintenant, si l'on n'a rien à espérer d'un flemmard, on n'en a, non plus, rien à redouter. Les longues phases de somnolence auxquelles le condamne son humeur lymphatique le prémunissent contre la violence : nul ne verra jamais de fanatisme chez un type pris à tout moment par l'invincible besoin de faire la sieste. Comme en toute âme relâchée, on constatera chez lui un naturel sceptique.

Si, pour se recommander d'une doctrine, il faut s'adonner à des heures et des heures d'exégèse de textes « canoniques », l'élan lui manquera. Je me souviens que, du temps de mes études, plus je devais avancer dans la connaissance d'un auteur, moins mon attention parvenait à résister à des vagues de torpeur. Le café ni le tabac ne m'étaient de quelque secours. Malgré ma résolution de ne plus lire alité, mais de m'asseoir à une table et de prendre des notes, mon esprit, au bout d'une heure, déclarait forfait face à un monument de la littérature philosophique. Or comme, curieusement, avec le temps, je progressais dans mon cursus universitaire (même si, au contraire de mes condisciples, je souffrais de ne retenir que ce que je comprenais), je me réjouissais de constater que mes lectures lacunaires me conduisaient, à mon insu, sinon à l'érudition, du moins à une docte ignorance. C'est pourquoi, sans rien ôter de ses mérites à la vertueuse paresse, je tiens la flemme pour une saine infirmité, d'une valeur morale digne d'éloge – l'exercice dût-il coûter un certain effort.

★

Aimablement invité par François Busnel à parler de mon *Traité du cafard* dans son émission littéraire, je me trouve à côté d'Élisabeth Badinter, qui consacre un livre à je ne sais plus quel encyclopédiste. Encore un éloge du XVIII^e siècle. Je me permets de dire que les Lumières me paraissent bien ternes à côté des penseurs du Grand Siècle précédent, dont seuls madame Du Deffand et Nicolas de Chamfort ont su perpétuer la lucidité. Marie de Vichy-Chamrond... Avant de devenir aveugle, la marquise Du Deffand recouvrerait ses miroirs de mouchoirs de gaze afin qu'ils atténuent les reflets de sa décrépitude. Affligée des infirmités de l'âge, trahie par Julie de Lespinasse, sa nièce, abandonnée de ses amis qui lui étaient redevables de leur réussite comme de leur renom, elle ne se sentait ni vivante ni morte, mais une âme en attente du néant, « la plus délaissée du purgatoire de la vieillesse ». Chamfort, quant à lui, qui conjugua dans

sa vie comme dans son œuvre « la gaieté du sarcasme » et « l’indulgence du mépris », regretta sa « maladresse manuelle » qui lui fit rater son suicide. Dénoncé par des patriotes pour avoir applaudi à l’assassinat de Marat, il se tira une balle dans la tempe afin d’échapper à la prison et à la guillotine. Voyant qu’il vivait toujours, la balle n’ayant qu’arraché sa mâchoire, il s’égorgea avec un rasoir – sans plus de succès. Pansé et recousu à la hâte par des chirurgiens sans art, il survécut quelques mois à ses blessures – puis mourut d’une septicémie. Durant l’émission, j’aurais dû citer de la marquise l’extrait d’une lettre adressée à Voltaire : « Ne nous flattions jamais d’établir la tolérance, les persécutés la précheront toujours, et s’ils cessaient de l’être, ils ne l’exerceraient pas, car quelque opinion qu’aient les hommes, ils y veulent soumettre tout le monde »; de Chamfort : « Tout ce qui sort de la classe du peuple s’arme contre lui pour l’opprimer. » La marquise et le dandy, deux incrédules égarés parmi les dévots de la raison et du progrès.

★

« Me sera-t-il permis aujourd’hui d’ouvrir un tombeau devant les militants ? » Tant qu’un chef de parti ne commencera un discours par ces mots, la politique me semblera un divertissement méprisable.

★

Hier, les consciences éclairées affirmaient que toute critique de l’Union soviétique, ou de la Chine maoïste, revenait *objectivement* à faire le jeu de l’« impérialisme américain ». Aujourd’hui, les mêmes nous expliquent que ne pas applaudir à la politique étrangère des États-Unis revient *objectivement* à faire le jeu du « terrorisme » ou du « fascisme islamiste ». Jadis staliniens et, à présent, néo-maccahyistes... Le secret des intellectuels français, pour ne pas vieillir, est de conserver le gâtisme de leur jeunesse.

★

En vitrine d'une librairie, une photographie de Matthieu Ricard accoutré d'une panoplie de bonze tibétain d'où se dégage un bras nu et gras. L'art de méditer : Grand Véhicule vers l'Adiposité.

★

« Il faut imaginer Sisyphe heureux. » Quand on me rappelle cette formule d'Albert Camus, je visualise sur-le-champ un hamster décidé coûte que coûte à faire tourner sa roue – n'en sortant que pour manger et dormir. S'il parlait, et si on l'interrogeait sur la raison d'une pareille persévérance à patiner dans l'absurde, l'animal dirait qu'il a des « projets », qu'il veut faire « avancer les choses », qu'il « milite dans le sens de l'Histoire ». Jusqu'au jour où on le retrouverait mort et desséché à côté de sa petite mangeoire – et où, sans doute, un émule de Camus trouverait dommage de ne pas le remplacer afin de recommencer cette partie de plaisir.

★

À raison, Michel Onfray définit la philosophie comme un genre autobiographique ; mais que conte-t-il, lui, le rebelle à la mode de Caen, de sa vie érotique ? Passe-t-il plus de temps à caresser des garçons ou des filles qu'à gratter du papier ? Se déguise-t-il en femme comme Aristippe ? S'empoigne-t-il le bas-ventre devant ses étudiants bas-normands en hommage à Diogène ? Je parcours son journal et... rien. Pas la moindre anecdote excitante. Rien qu'une débauche de sages abstractions. Onfray aimerait sentir le soufre, mais son hédonisme n'offusquerait même pas un Saint-Office. N'importe quel inquisiteur, sachant qu'il faut tout ignorer du plaisir pour l'ériger en doctrine, bénirait notre bon philosophe. Même Raël, le gourou des Élohimites, le trouve si épatait qu'il vient de l'ordonner grand prêtre de sa secte. Onfray refuse cet honneur. Pourquoi ? Toute sa philosophie l'accepte.

fictif dont tout le monde me verrait, avec soulagement, démissionner.



Coup de fil de Jean-Charles Fitoussi, qui désire m'engager pour tourner une séquence dans son film qui s'intitulera *Le Neveu de Frankenstein*, ou, peut-être, *Je ne suis pas morte* ou, peut-être encore, *Le Chant des séparés*. Si j'ai bien compris, j'y incarnerais le personnage principal, mais qui, sur les trois heures que durera la projection, n'apparaîtra que cinq minutes à l'écran – sans doute moins. J'accepte la proposition. Pareille expérience cinématographique sera à l'image de ma vie même : d'une part parce que, si je devais lui donner un titre, n'importe lequel ferait l'affaire, d'autre part parce que le rôle que j'y joue, que j'ai la faiblesse de considérer comme central, semble à beaucoup tout à fait secondaire.

CE 267^e TITRE DU DILETTANTE A
ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER À 2 222
EXEMPLAIRES LE 24 JUIN 2009
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À
MAYENNE (MAYENNE). IL A ÉTÉ
TIRÉ, EN OUTRE, 13 EXEMPLAIRES SUR
VÉLIN PUR CHIFFON, NUMÉROTÉS
À LA MAIN. L'ENSEMBLE DE CES
EXEMPLAIRES CONSTITUE L'ÉDITION
ORIGINALE DE « DÉLECTATIONS
MOROSES », DE FRÉDÉRIC SCHIFFTER.